

# LE NOUVEAU " PARTI SOCIALISTE UNIFIÉ "

Le 3 avril à Issy-les-Moulineaux, les trois congrès d'abord séparés du P.S.A., de l'U.G.S. et du groupe « Tribune du Communisme », se réunissaient en commun et constituaient le P.S.U.

L'absence de Mendès-France empêché, selon Depreux, par une fatigue physique et morale ; la volonté proclamée d'établir la première République socialiste de France ; la clôture du congrès aux accents de « l'Internationale » ont pu rassurer ceux des délégués et aussi ceux des militants qui craignent de voir le nouveau parti glisser sur les positions du néo-capitalisme.

## L'OFFENSIVE MENDES

Mais quatre jours plus tard, le 7 avril, « l'Express » publiait sous le titre « Un socialisme moderne », le texte d'une conférence faite par Mendès-France peu de temps auparavant à Bruxelles et à Mons. L'ancien chef de gouvernement de la bourgeoisie française y expose sa conception du « socialisme ». Comme il fallait s'y attendre, il s'agit tout bonnement d'une tentative de sauvetage du capitalisme. Pour Mendès, le socialisme signifie « que l'on nationalisera les positions dominantes de l'économie », ce qui implique « que l'on maintiendra par ailleurs, un secteur privé dans lequel les activités libres pourront se développer ». Et il précise : D'où la notion d'une économie mixte, composite, comportant côte à côte un secteur public et un secteur privé ». Mendès affirme que « cette conception a rallié en fait la plupart des socialistes d'aujourd'hui » et regrette « que certains de ceux qui ont cessé de croire à la nationalisation de tous les moyens de production, sans réserve, n'en conviennent pas toujours expressément ».

Le secteur public de cette « économie mixte » étant géré par l'Etat bourgeois, il est clair que le « socialisme moderne » de Mendès-France n'a rien de socialiste et que la formule recouvre, en réalité, l'aspiration d'ailleurs utopique, d'un régime capitaliste aménagé pour se survivre. Au reste, qui sait lire, remarquera que Mendès n'en fait pas mystère. Il écrit :

« Si nous ne sommes pas capables d'améliorer la cadence de notre développement, nous serons dépassés avant très longtemps par plusieurs pays de l'Est... ».

« En revanche, si nous réalisons une croissance de 6 % par an, nous resterions dans le peloton de tête pendant assez longtemps... ».

« Mais pourquoi ne réaliserions-nous pas une amélioration de 6, 7 ou 8 % par an ? Avons-nous moins de richesses naturelles, moins d'aptitudes humaines ? Mais non, nous disposons des moyens techniques et des ressources nécessaires... ».

« Les résultats moyens, sur plusieurs années ne sont pas satisfaisants, parce qu'apparaissent, de temps en temps, dans nos économies occidentales, des crises et des dépressions durant lesquelles le progrès est immédiatement ralenti, parfois réduit à néant, ce qui fait retomber la moyenne à 3 % ou même encore moins. »

« Nous », c'est-à-dire le régime capitaliste, avons les moyens techniques et les ressources nécessaires », mais « nous » avons aussi « des crises et des dépressions » — et cela prouve, n'en déplaise à beaucoup, que le vieux Marx chez qui les crises sont expliquées comme une manifestation organique du capitalisme n'est pas si « dépassé »

que veulent le prétendre des gens qui ont toujours été des adversaires du marxisme.

## LES TENDANCES DANS LE NOUVEAU PARTI

Si nous nous sommes arrêtés à la conception mendésiste du « socialisme » c'est qu'elle est caractéristique du danger qui guette le nouveau Parti. Cette conception est naturellement celle de la plupart des ex-membres du C.A.D. dont trois représentants siègent au Comité Politique National. Avec des nuances, elle est aussi celle de gens comme Philip et Sauvy. Et il est permis de penser que parmi les anciens dirigeants et anciens parlementaires de la S.F.I.O., il y a pas mal de gens « qui ont cessé de croire à la nationalisation de tous les moyens de production, sans réserves... ».

En fait, le P.S.U. a donné lieu au regroupement des courants les plus hétéroclites dans le domaine théorique, ce qui ne veut pas dire qu'ils n'ont pas de points communs ou convergents, qui assurent une certaine unité pour une période donnée.

Tout à la droite, il y a évidemment ces tenants d'un capitalisme « new look » qu'ils baptisent « socialisme ». Il y a des réformistes traditionnels des partis socialistes — surtout de ce réformisme qui s'est développé au cours de nombreuses années de participation ministérielle, qui constitue le fond de la pensée de ces hauts fonctionnaires de l'Etat, d'institutions de toutes sortes, d'économistes prétendus modernes ; il y a des réformistes d'origine « chrétien progressiste » ; et, tout à gauche, il y a des marxistes, parmi lesquels il y aurait probablement lieu de distinguer plusieurs nuances, depuis des continuateurs d'un verbiage guesdiste menchevik jusqu'à des militants qui ont dans leur bagage théorique une partie plus ou moins grande des enseignements léninistes.

La direction, ou plus exactement le pivot de la direction, est formée de socialistes élevés avant tout à ce qu'on pourrait appeler l'école blumiste. Elle prononce de façon rituelle un langage « lutte de classe », se déclare volontiers marxiste mais sans y mettre la moindre vigueur et ne voit aucun inconvénient à toutes les « nouveautés » antimarxistes, elle se prétend large d'esprit, pour unir toutes les « familles » socialistes, mais sa politique est dans son essence une politique réformiste, une politique de « bloc des gauches », c'est-à-dire d'alliance avec une aile gauche de la bourgeoisie.

La situation actuelle peut donner une certaine cohésion à ce conglomérat politique. Sur la gauche, il est évident que le P.C.F. ne disposant plus d'une force d'attraction réelle, des éléments révolutionnaires qui ne sont pas en état de rejoindre une organisation très faible numériquement comme le P.C.I., préféreront rester dans le nouveau parti plutôt que de se voir réduits à l'inactivité politique. Sur la droite, il n'y aura pas de sitôt — et pour cause — l'attraction de portefeuilles ministériels. L'agitation et l'action se trouvant réduites par rapport à la propagande à l'étape actuelle du régime gaulliste, une certaine phraséologie ronflante pourra même se montrer payante.

Néanmoins le P.S.U. est par trop hétérogène pour qu'il n'y ait pas bientôt des luttes de tendances dans son sein. Les tendances que nous avons énumérées plus haut ne sont pas sérieusement organisées (cela est d'ailleurs rare dans